

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 17 Mai 1862.

GRAND-THÉÂTRE: *la Traviata*. — CÉLESTINS: M^{me} LAURENT.

I.

Malgré des beautés de premier ordre et un style très-soutenu, malgré une mise en scène splendide et une exécution irréprochable, *Pierre de Médicis* n'a pas eu auprès de notre public tout le succès qu'on devait espérer. A quoi cela tient-il? Nous ne pouvons l'attribuer qu'à la faiblesse d'une demi-éducation musicale dont la majorité des spectateurs est affectée. Ce n'est pas du jour au lendemain que les détails d'un grand opéra peuvent être saisis. Il y a dans une partition des délicatesses à analyser, des difficultés à comprendre, des intentions à deviner et tout ce travail ne saurait s'accomplir en un instant. Au surplus, l'histoire de l'art dramatique ne manque pas d'exemples pareils, et le plus illustre des compositeurs modernes, l'éminent génie qui venait de produire *le Barbier* et *Guillaume Tell*, a eu à lutter contre la même indifférence dont l'auteur de *Pierre Médicis* pourrait se plaindre et dont lui aussi triomphera.

Heureusement, et comme gage de bon souve-

nir, M^{me} VAN DEN HEUVEL, avant de nous quitter, s'est fait entendre dans *la Traviata*. — Il serait injuste à ce sujet de ne pas faire une remarque en l'honneur de l'administration de nos théâtres. On ne nous avait pas habitués jusqu'ici à un tel luxe de nouveautés. D'ordinaire, un ou deux opéras nouveaux devaient seuls suffire à la curiosité du public. Cette année, grâce à une activité qui tient du prodige, c'est par douzaine qu'il faut compter les œuvres nouvelles représentées sur le Grand-Théâtre.

Il n'est personne en France qui n'ait vu jouer, ou tout au moins lu *la Dame aux Camélias*. Ceci nous dispense d'analyser *la Traviata*. Dans l'une et dans l'autre pièce, le poème est le même; rien n'est changé dans les situations et l'opéra copie le drame dans ses moindres détails, seulement, il a paru bon à celui qui a bâti le libretto de transporter la scène au siècle dernier, de faire de Marguerite une prima donna italienne, d'affubler les autres personnages de titres et de particules et de les vêtir d'or et de soie. A part ce changement, tout s'y retrouve, les amours d'Armand et de Marguerite, la cupidité naïve de son amie, le père qui vient se mettre à la traverse, les fameux billets de banque jetés à la face

et la mort pour le dénouement.

Un pareil sujet devait nécessairement stimuler l'imagination d'un compositeur tel que M. Verdi. Cependant, à vrai dire, l'auteur énergique du *Trouvère* et de *Rigoletto* semblait devoir être mal à l'aise avec les mièvreries sentimentales dont *la Dame aux Camélias* fourmille. Aussi, faut-il bien le déclarer, la musique de *la Traviata*, tout en renfermant des beautés magistrales et des pages splendides ne sera pour beaucoup d'admirateurs du maestro que du Verdi de second ordre. C'est là une partition bonne pour les Italiens qui déclarent chef-d'œuvre un opéra, à la seule condition d'y trouver un certain nombre de morceaux d'une facture supérieure, et ne s'inquiètent que médiocrement de l'ensemble. Nous sommes en France plus exigeants et nous voulons la perfection de tout l'ouvrage.

Quoi qu'il en soit, *la Traviata* a été magnifiquement accueillie par le public lyonnais, et le premier acte à lui seul justifie cet accueil. — Nous n'entrerons pas dans le détail analytique des passages saillants de la partition, il faudrait pour cela des connaissances assez approfondies qui nous font défaut, et nous parlerons immédiatement de la manière dont elle a été interprétée.

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

Du 18 Mai 1862.

BONHEURS D'UN AMANT MALHEUREUX.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Cadet, un vieil écuyer qui lui servait de chaperon, Michel et Anténor avaient peine à la suivre. Quant à M. Pons, il n'y pensa pas; il suivait la grande route mollement bercé dans sa berline. Le bonhomme avait acquis, dans son comptoir, des principes de quiétisme arrêtés; il craignait et évitait avec soin les cahots du chemin de la vie. Indien, il se serait établi fakir, et aurait passé sa vie dans la contemplation sereine du bout de son nez.

Cependant un cri se fait entendre, Michel déchire les flancs de sa monture, saute par-dessus

un fossé, traverse un buisson, et se jetant à la tête du genêt, il reçoit dans ses bras Amélie évanouie.

Le genêt, échauffé par la rapidité de la course, s'était emporté; il courait vers une carrière creusée à pic. Amélie avait eu peur. Michel mit pied à terre, et la déposa sur le gazon. Elle rouvrit les yeux, et voyant Anténor qui arrivait, elle lui tendit la main.

— Merci, lui dit-elle, vous m'avez sauvée d'un grand danger.

Une bague de cheveux manquait à son doigt; elle avait glissé dans la main de Michel. La jeune fille la chercha, la réclama, et voyant Anténor faire un geste;

— Non, gardez-la, ajouta-t-elle, en s'adressant toujours au favori de sa pensée, gardez-la comme un souvenir de ma reconnaissance.

Anténor ne dit rien; Michel, pas davantage. L'entretien aurait pu continuer longtemps sur le

même ton, si Amélie, passant de la frayeur à la joie, avec la charmante étourderie de l'oiseau, n'eût tout-à-coup jeté aux échos du bois un frais et mélodieux éclat de rire. Le genêt andaloux et le cheval de Michel avaient rebroussé chemin; ils s'en retournaient ensemble à la villa comme des écoliers boudeurs.

— Cadet va rattraper ces réfractaires, dit la jeune fille en se levant. Nous continuons notre promenade à pied.

Elle prit à travers champs, dans la direction suivie par M. Pons. Le danger, elle n'y pensait plus, gazouillant et cueillant des bleuets...

La petite caravane se vit bientôt arrêtée par un ruisseau rapide, servant de moteur à un moulin.

— Ce moulin a été acheté par M. Chartran, dit Michel. En traversant la passerelle, nous arriverons à la ferme.

— Où nous rencontrerons sans doute mon

Nous ne surprendrons personne en disant que M^{me} Van den Heuvel et M. Achard entrent pour une bonne part dans le succès de l'ouvrage. L'un et l'autre sont trop connus, trop bien estimés à Lyon pour que l'éloge même le plus hyperbolique ne paraisse pas tout naturel quand il leur est adressé. Tous deux ont fatigué la louange, et les louer à nouveau est devenu impossible.

Auprès d'eux, et comme eux admirables d'entrain, de vérité et de science, nous avons remarqué et nous citons MM. Melchissedee, Castlemar, Trillet et M^{me} Enaux.

M^{me} Van den Heuvel, dont le congé expirait le 15 mai, devait nous quitter à ce moment; mais on nous fait espérer qu'une prolongation lui permettra de rester jusqu'à la fin du mois.

II.

M^{me} LAURENT appartient à une famille d'artistes dont le souvenir est loin d'être effacé de la mémoire du public des Célestins. Nous avons eu, en effet, comme pensionnaire à ce théâtre, un des frères de M^{me} Laurent, M. Luguët, qui sut conquérir dans les rôles de jeune premier une réputation dont l'éclat l'a bien vite conduit à Paris. — M^{me} Laurent se trouve donc à Lyon en pays de connaissance.

Depuis bien des années, les journaux de théâtre et les feuilletons de la grande presse célébraient à l'envi ses succès et la mettaient, dans l'art dramatique, à la place laissée vide par la mort de M^{me} Dorval; mais Lyon jusqu'ici était obligé de se contenter de ce bruit lointain, de ces ouï-dire sans preuves. Aujourd'hui nous avons vu M^{me} Laurent, et nous pouvons reconnaître que Paris n'est pas toujours la ville aux surprises, dispensant la renommée au hasard, improvisant

les réputations, érigeant quelquefois en acteur sublime un histrion sans valeur. M^{me} Laurent est de la race des grandes comédiennes; qui l'a entendue une fois ne peut plus le méconnaître.

M^{me} Laurent a déjà joué *les Chevaliers du Brouillard*, *la Bouquetière*, *la Marâtre*, *Marie-Jeanne* et *la Poissarde*, et dans aucun de ces drames aux allures variées, à l'idée multiple, elle n'est restée la même. Toujours par un côté nouveau, elle a révélé une face inattendue de son talent. — Y a-t-il l'ombre d'une ressemblance entre Jack Sheppard et la maréchale d'Ancre, entre la marchande de la halle et la comtesse de Grandchamp. Quelle variété d'aspect et de langage! Comme chacune de ces situations est profondément étudiée! Avec quel talent est composé chacun de ces personnages! Ils vivent, ils parlent, ils agissent avec les sentiments qui leur sont propres et qui sont le résultat nécessaire des passions qui les agitent et des circonstances où le hasard les a placés.

CH. MAURIS.

LE BOULEVARD DU CRIME.

Le boulevard du Temple, dont une partie du côté droit va disparaître pour faire place au Boulevard du Prince Eugène, a été commencé en 1556. Il fut planté en 1668, achevé en 1703, et son nom lui vient du *Temple*. On l'a appelé aussi familièrement *boulevard du Crime*, à cause des drames lugubres joués sur les théâtres qui y sont établis et qui vont tous tomber sous la pioche des démolisseurs. Le sobriquet s'en ira donc avec eux, ou n'aura plus aucune signification.

Depuis de nombreuses années, le boulevard du Temple est une sorte de foire théâtrale où les

Parisiens désœuvrés peuvent se rendre le soir avec la certitude de trouver place, sinon là où l'on joue la pièce à succès, tout au moins à côté. Cette agglomération d'entreprises dramatiques diverses, loin de leur nuire à chacune en particulier, les favorisait toutes. Les directions malheureuses profitaient du trop plein des privilégiées; les mauvaises ou médiocres pièces recueillaient les spectateurs qui arrivaient trop tard pour assister aux bonnes; c'était comme une assurance mutuelle qui n'existera plus, du jour prochain où les théâtres seront séparés.

Avant la Révolution de 1789, il y avait déjà six théâtres sur le boulevard du Temple: le spectacle d'Audinot (ancien Ambigu, construit en 1769 sur l'emplacement des Folies-Dramatiques, brûlé en juillet 1827); les Associés (bâti en 1774, sur l'emplacement actuel des Délassements-Comiques; cette salle a été occupée en dernier lieu par M^{me} Saqui); les Grands-Danseurs du Roi (aujourd'hui la Gaité); les Délassements-Comiques (supprimés par le décret de 1807 et démolis aussitôt); le Lycée Dramatique et le Salon des figures de cire du Curtius. En 1791, un décret de l'Assemblée Nationale ayant proclamé la liberté des théâtres, il s'établit aussitôt à côté des spectacles ci-dessus désignés: les Elèves de Thalie, les Petits Comédiens Français, le théâtre Minerve, le café Godet et le café de la Victoire, où l'on jouait aussi la comédie, sans compter les marionnettes, les cabinets de physique, de curiosités, etc. etc.

C'est sur l'ancien théâtre des Délassements-Comiques que l'on joua, en 1804, la fameuse tragédie en cinq actes et en vers, *le Tremblement de terre de Lisbonne*, par maître André, perruquier, contemporain de Voltaire. Maître André

père, ajouta Amélie. Allons.

Et, légère comme une bergeronnette, elle s'élança sur la passerelle; mais son pied heurta contre une planche; elle laissa tomber son bouquet dans l'eau.

— Oh! mon bouquet! s'écria-t-elle désolée. Une bonne poignée de main à qui sauvera mon bouquet!

Michel enjamba le garde-fou, plongea comme un triton et atteignit le bouquet. Il revenait, quand un cri de détresse lui fit tourner la tête. Un enfant, attiré par les éclats de voix d'Amélie, s'était penché sur le bord; il avait perdu l'équilibre et était disparu dans le cours d'eau. Michel fut à lui en trois brassées; il l'arracha au tourbillon du moulin, et le ramena sur la berge, où l'attendait une femme à demi-folle de terreur.

Puis il revint vers Amélie.

— Voici votre bouquet, lui dit-il.

Anténor, se jetant dans un champ, y avait re-

colté, à la hâte, une dizaine de bleuets; il les présenta en même temps à la jeune fille.

— Ce bouquet est trop mouillé, dit Amélie en s'adressant à Michel.

Elle prit les bleuets d'Anténor.

Mais cet incident répandit un nuage sur la gaité rayonnante de la belle promeneuse. Plus de rires éclatants, plus d'élans de cabri, plus de cueillette de fleurs. Peut-être entrevoyait-elle qu'Anténor n'était pas un Léandre. Il avait craint de se défriser la moustache pour contenter un de ses caprices!...

On arriva en vue de la ferme.

— Je reste sous ces beaux ormes avec Cadet, dit Amélie. Si mon père est à la ferme, j'irai y boire une tasse de lait; autrement nous retournerons à la villa.

Ce disant, elle regardait ses prétendants. C'était comme un défi jeté à leur empressement chevaleresque, une revanche offerte à Anténor.

Il le comprit et partit. Mais pour abrégé le chemin, il voulut traverser une mare sur un tronc d'arbre sans balancier. Il vacilla, tournoya, et tomba dans la vase. Le pauvre lion en sortit sous le costume limoneux d'un dieu fluvial. Amélie le vit, et ne sourcilla pas; il avait pris sa revanche, il avait donné son gage.

Un moment après, Michel apportait une tasse de lait. La jeune fille lui sourit, lui tendit la main, et le remercia toute heureuse. Michel, éperdu de joie, crut voir poindre à l'horizon la lune de miel de ses rêves...

De retour à la villa, Anténor dit à son rival.

— Monsieur, votre vilain aspect me déplaît. Vous voudrez bien ne plus remettre les pieds dans cette maison!

— Monsieur, plairait-il à votre beauté de me dire où j'aurai l'honneur de la rencontrer, répondit Michel.

AMÉDÉE GOUET.

(La suite au prochain numéro.)

avait consulté Voltaire sur son œuvre. Celui-ci, l'ayant lue, la lui renvoya après avoir écrit sur chaque feuillet : « Faites des perruques ! faites des perruques ! faites des perruques ! » Ce qui fit dire au poète tragique méconnu, que M. Voltaire baissait, car il commençait à se répéter. Malgré la grande naïveté du scénario, le burlesque du style et l'avis de Voltaire, *le Tremblement de terre de Lisbonne* eut quatre-vingt-dix représentations. Il est vrai que l'auteur était mort depuis longtemps, et que ce fut un succès de fou rire qu'il obtint.

Un autre théâtre, que nous n'avons point cité, exista sur le boulevard du Temple : le Panorama Dramatique ne vécut que deux ans et trois mois (avril 1821 à juillet 1823). C'est là qu'a débuté Bouffé ; c'est aussi là qu'a été jouée *Une Nuit à Séville*, pièce sur laquelle Balzac, dans le roman *un Grand homme de province à Paris*, fait écrire à Lucien de Rubempré un feuilleton théâtral, pastiche étourdissant de la manière d'un critique encore et justement à la mode.

C'est aussi au Panorama dramatique que M. Duponchel, depuis directeur de l'Opéra, essaya, dans *le Vieux Berger*, une exhibition, aujourd'hui très-commune, et qui passa alors pour une grande hardiesse. Il fit paraître sur la scène un vrai troupeau de vingt moutons qui, à la répétition, firent merveille. A la représentation, le tonnerre d'applaudissements que souleva leur entrée amena un désordre affreux dans le troupeau bêlant, qui se précipita, tête baissée, dans l'orchestre et dans une avant-scène du rez-de-chaussée, occupée par des dames. « On ne peut, dit un journal du temps, décrire le rire de la salle, les cris des assiégés, le hurra des musiciens, armés de basses, d'archets, de violons, qui défendaient leur orchestre de l'invasion... Enfin, la mêlée dura plus d'une heure ; la garde et deux ou trois garçons bouchers ne parvinrent que fort difficilement à ramener les réfractaires au bercail. » Le lendemain, on revint aux moutons de carton, comme dans les pastorales de nos aïeux.

Aujourd'hui, le boulevard du Temple réunit huit théâtres sur ses deux côtés : le Théâtre Lyrique, le théâtre impérial (Cirque), la Gaité, les Folies-Dramatiques, les Funambules, les Délassements-Comiques, le Lazari et le Théâtre-Déjaset. Les sept premiers doivent être-démolis prochainement, et déjà l'un d'eux a fermé ses portes. Ils pouvaient à eux tous donner asile à neuf mille personnes.

(*Le Passe-Temps* du Havre.)

L'EXPÉDIENT DU SOLDAT PRUSSIE.

ANECDOTE MILITAIRE.

Si l'on en croit quelques historiens, Frédéric II ne fut autre chose qu'un vil despote. Si l'on en croit quelques autres, ce fut au contraire un très-grand roi.

Condorcet et ses collaborateurs à la *Bibliothèque de l'homme public*, ouvrage du plus vif intérêt, dans lequel se trouvent résumés et analysés les principales œuvres de la littérature française et étrangère sur la politique, la philosophie et l'histoire, affirment que le roi de Prusse, si populaire dans ses Etats et même chez nous, ne dut son surnom de *Grand* « qu'aux vingt-six batailles qu'il donna et parce qu'il répandit à lui seul plus de sang que tous les tyrans de l'Europe ensemble. »

Ils ajoutent :

« Ce monstre avide de carnage, cruel sans nécessité, eût mérité toute préférence pour ce beau surnom, si l'espèce humaine eût été une société de bêtes féroces. »

Voilà qui est catégorique. Mais ne pourrait-on, je vous le demande, en appeler d'un tel jugement ? Souvenons-nous d'abord que cette condamnation rigoureuse porte le millésime de 1790.

Nous n'avons pas mission de réunir les pièces du procès et de donner notre avis. Notre tâche est moins lourde heureusement. Mais quelle que soit l'opinion qu'on ait sur le héros de la Prusse, on ne doit pas, on ne peut pas oublier qu'il consacra plus de 80 millions, — somme énorme en son temps, — à des encouragements pour l'agriculture. Nous aimerions à être sûr que l'horreur qu'inspire tout gouvernement despotique a seule aveuglé bon nombre d'écrivains qui auraient omis d'admettre en cette occasion une exception à la règle. Chacun de nous déteste l'esclavage, est-ce une raison pour que nous soyons jamais tentés d'infirmer l'arrêt des Grecs sur un des plus grands hommes de l'antiquité ? Et pourtant Aristide, nommé le Juste par ses concitoyens assemblés, eut des esclaves !

Mais voilà une bien longue dissertation à propos d'une petite histoire.

Le grand Frédéric, — en le nommant ainsi, nous suivons la tradition sans que cela tire à conséquence, — le grand Frédéric avait pour habitude de visiter *incognito* les casernes et de se mêler aux soldats.

Il s'assurait de cette façon de leur fidélité, étudiait leurs besoins et leurs habitudes.

Un jour qu'il parcourait un camp, vêtu d'une simple capote de fantassin, il entra dans une cantine, s'assit à une table, et, d'une voix brusque, demanda de la bière.

Des groupes de buveurs remplissaient la salle, criant et gesticulant : les pots, les bouteilles, les brocs, circulaient de main en main ; on s'interpellait d'un bout à l'autre de la pièce ; on se passait du tabac à la ronde ; les pipes s'allumaient, et, de leur large fourneau de faïence, s'échappaient des flocons d'une fumée blanchâtre qui inondait la salle, de telle sorte qu'on se voyait à peine.

Frédéric était là depuis un moment, observant, sans en avoir l'air, ce bruyant tableau, lorsqu'un soldat, qui paraissait avoir bu plus que de raison, vint s'asseoir familièrement à ses côtés, et, lui frappant sans façon sur l'épaule, lui demanda la permission de trinquer avec lui.

Le roi de Prusse ne pouvait refuser : il leva hardiment son verre ; l'autre prit le sien, le heurta contre celui qu'on lui présentait, et en avala d'un trait le contenu en buvant à la santé de son nouveau camarade et à celle du grand Frédéric.

Frédéric rit sous cape, fit chorus, et, s'accoudant en face d'un aussi aimable compagnon, entama la conversation.

On parla de tout un peu, et naturellement on en vint à aborder la question du métier.

— Comment pouvez-vous, mon brave, demanda le roi, comment pouvez-vous, avec votre paye qui est si mince, vous permettre des libations aussi copieuses ? Moi qui vous parle, je suis logé à la même enseigne que vous, et cependant je ne puis rien mettre de côté pour la taverne. Si vous me voyez ici, camarade, c'est par hasard. De grâce, apprenez-moi par quel moyen...

Le soldat se rapprocha de son interlocuteur.

— Vous m'avez l'air d'un bon diable, lui dit-il en lui serrant la main, et je ne veux rien vous cacher, aussi vrai que je me nomme Guillaume.

— Je vous écoute attentivement, dit le roi.

— Chaque métier a ses petits secrets, mon brave, poursuivit le soldat d'une voix à peine intelligible. Ecoutez-moi, afin de pouvoir au besoin suivre mon exemple. Aujourd'hui j'avais à régaler une ancienne connaissance. Il serait bien dur, n'est-il pas vrai, de ne pouvoir se passer de temps en temps la satisfaction de faire une honnêteté à un ami. Or, en pareille circonstance, la paye d'un jour ne nous mènerait pas loin. Qu'en dites-vous ?

— Je comprends cela... Et... alors !... demanda Frédéric fortement intrigué.

— Alors, répondit le soldat en hésitant un peu... Dame, on est forcé d'avoir recours au vieil expédient. Comprenez-vous?

— Ma foi, non. Quel est ce vieil expédient?

— Hum ! voici : je mets en gage chez un juif ceux de mes effets dont je puis me passer pendant quelques jours ; ensuite un peu d'abstinence ramène de quoi les ravoir. Ce matin j'ai tiré parti de la lame de mon sabre ; on ne nous passera pas en revue avant la fin de la semaine ; d'ici là je n'en aurai pas besoin, et une latte, fichée dans la poignée, remplace provisoirement l'absente en question.

— Une latte?

— Oui, une latte !

Et le soldat éclata de rire.

Fort bien imaginé, Guillaume, dit Frédéric ; je profiterai, je vous le promets de votre savoir-faire.

Puis, après avoir bien remarqué son homme, le roi de Prusse le remercia et sortit en lui souhaitant le bonjour.

Le lendemain, les troupes reçurent à l'improviste l'ordre de s'assembler. Le roi les passa en revue, et venant à reconnaître son compagnon de la veille, il le fit sortir des rangs ; en même temps il ordonna à un autre soldat du même peloton de s'avancer, et lorsque les deux hommes furent à quelques pas de lui, il leur commanda de se dépouiller de leurs capotes.

— Maintenant, dit Frédéric à Guillaume qu'il voulait prendre en défaut, tirez votre sabre et coupez la tête au misérable qui est à votre côté. Allons, dépêchez !

A cet ordre, les deux hommes pâlirent, diversement agités.

Un murmure s'élève de tous les rangs.

— Sire, s'écria le bourreau si singulièrement improvisé, je supplie Votre Majesté de ne pas me condamner à gémir toute ma vie d'avoir fait mourir un honnête homme avec qui je suis lié depuis bientôt quinze ans.

Mais le roi, qui jouit de l'embarras qu'il provoquait, reste inflexible.

— Eh bien ! sire, dit Guillaume avec un aplomb imperturbable puisque rien ne peut vous toucher, je prie Dieu de faire un miracle en ma faveur et de changer mon sabre d'acier en un sabre de bois.

En même temps, il leva les yeux vers le ciel.

Puis, tirant son sabre, il feignit la plus grande surprise en voyant son souhait accompli.

La lame était une simple latte, on s'en souvient.

Le monarque voyant qu'il avait à faire à fine partie, admira l'adresse et le sang-froid de celui qu'il voulait punir, et non content de lui pardonner, il le gratifia d'une récompense.

Notre soldat prussien avait, dit-on, du sang gascon dans les veines. Alfred DEBERLE.

PETITE CHRONIQUE.

Si les mémoires de Jérôme Coton, si impatiemment attendus par notre public, tardent à paraître, ils gagneront quelques chapitres de plus. En effet, Jérôme Coton, qui s'était arrêté dans sa publication à l'année 1856, fait en ce moment un appendice arrivant jusqu'à nos jours.

Cette détermination de Jérôme Coton complète donc tout à fait un ouvrage qui promet d'être des plus curieux.

— M. BERNABO annonce déjà comme très-prochaine la clôture de l'exposition de sa magnifique Galerie Zoologique ; mais si pour clôturer il attend que l'empressement de notre public diminue il restera encore longtemps à Lyon, car chaque jour la foule se porte plus nombreuse aux représentations de M. Bernabo et de ses terribles pensionnaires. Nous ne dirons rien de ses représentations. Comment en effet décrire les exercices auxquels le dompteur soumet ses animaux ? il faut y assister pour s'en rendre compte, et c'est le conseil que nous donnons à nos lecteurs, bien certain qu'ils nous en saurons gré.

Il est aujourd'hui un fait incontestable et universellement reconnu, c'est que l'enseignement simultané des langues vivantes, nommé *linguistique*, c'est-à-dire l'art d'étudier et d'enseigner plusieurs langues vivantes à la fois, est désormais d'une indispensable nécessité. Sans cette étude, en effet, nul ne pourra prétendre au mérite d'homme érudit, d'homme penseur, littérateur, poète ; sous un autre point de vue plus frappant encore, les relations du commerce et de l'industrie, les communications internationales, la multiplication des besoins et des rapports sociaux, les liens et la fusion des peuples impriment à la linguistique un cachet d'urgence palpitant d'actualité et d'avenir. Cette partie si importante et si vitale de l'instruction, jusqu'à présent inconnue à Lyon, et même dans toute la France, va désormais porter ses secours aux besoins de toute la société. Savants, voyageurs, naturalistes, négociants, hommes voués au barreau ou à la carrière militaire, ministres du culte, littérateurs, journalistes, industriels, économis-

tes, agronomes, artisans, agriculteurs et ouvriers même, etc., etc., tous puiseront dans la linguistique des lumières dès aujourd'hui nécessaires pour aider et diriger leurs travaux.

Au sein du mouvement des vigoureuses générations de notre temps, tout dans la science, dans l'art et dans la production, tout marche au pas brûlant de la vapeur et du génie ; prenons donc une noble initiative, et que la puissante et irrésistible locomotive de la linguistique décuple en rapidité et en intensité les moyens d'action scientifique, morale et artistique. Ne nous traînons plus dans l'ornière de nos devanciers ; n'enseignons plus les langues vivantes successivement mais parallèlement et sous le point de vue d'un harmonique et synoptique ensemble. Nul autre procédé ne saurait dorénavant être accepté. La brièveté de la vie et celle des études en particulier, la multiplicité des connaissances à acquérir dans le même espace de temps pendant lequel on en étudiait autrefois à peine la cinquième partie, ne peuvent plus tolérer l'enseignement successif des langues vivantes. Les principes, les caractères, les moyens d'exécution et les heureux résultats qui distinguent notre méthode linguistique sont hors de toute contestation. — Une pratique exercée sur de nombreux élèves en a constaté l'incomparable supériorité ; mais un de ses traits les plus saillants, c'est la rapidité des progrès solides qu'elle a le secret de produire.

Le cours professé par M. Claudius Voland commencera le 2 juin.

MÉLANGES.

Ceci se passait à ... , un dimanche pendant le sermon du vénérable curé.

Il faisait chaud. Tout le monde était assoupi. Le maire et l'adjoint de la commune ronflaient avec un remarquable ensemble, et cependant le bruit de l'adjoint l'emportait sur celui de son supérieur.

Voyant ce manège, le brave curé, s'interrompant, s'adressa ainsi à l'adjoint :

— Monsieur l'Adjoint, je vous demande bien pardon de vous déranger, mais je dois vous dire que vous ronflez si fort que vous courez risque d'éveiller M. le Maire.

Cette bonhomie spirituelle chassa le sommeil de toutes les têtes.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.